

Patrice Favaro

ROMAN

# LA VÉRITÉ CRUE



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

# la vérité crue

Patrice Favaro

Roman

Illustration de couverture  
de Véronique Figuière



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

**La vie de Jésus-qui-sauve-les-bêtes ne ressemble pas à celle des autres. C'est le premier été qu'il passe loin de ses parents, dans la ferme de sa grand-mère où vit également un jeune cousin qui va en faire son souffre-douleur. Un soir, Jésus s'enfuit avec Angéline, une voisine de son âge un peu perdue et solitaire. Dans leur échappée, ils vont croiser Élie qui les prendra sous son aile et les conduira dans la montagne jusqu'à un refuge qu'il connaît bien. C'est là que vont se révéler les blessures cachées des uns et des autres. Ce temps suspendu permettra à chacun de réparer les fractures anciennes et de trouver son chemin dans la vie. Comme par miracle... un miracle auquel Jésus ne sera pas étranger.**

Collection animée par Soazig Le Bail,  
assistée de Claire Beltier.

 Avec le soutien du CNL.

**la vérité crue**

*Au fond de ma révolte contre les forts,  
je trouve du plus loin qu'il me souvienn  
l'horreur des tortures infligées aux bêtes.*

Louise Michel

*Vous êtes notre dernière innocence.*

Romain Gary



## Un, deux, trois...

– À l'abattoir!

Un éclat de voix puissant, rageur, assourdissant dans l'espace exigu de la voiture. Le père était à bout de nerfs, il répéta en baissant un peu le ton :

– À l'abattoir! On les conduit à l'abattoir, voilà!

– Roland! Mais... mais tu es monstrueux de lui dire ça, s'écria la mère.

– Il me rend dingue. La même question dans les oreilles depuis bientôt dix minutes : « Où est-ce qu'on les emmène, où est-ce qu'on les emmène? »

– Tu n'as aucune patience avec lui. On ne dit pas des choses pareilles à un enfant.

– Il est assez grand pour comprendre.

– Tu sais bien qu'il est hypersensible et avec son...

– Son handicap, son handicap! Tu as toujours ce mot à la bouche! Il n'est pas plus imbécile qu'un autre. L'abattoir, la boucherie, la viande dans son assiette : il est en âge de savoir.

Tu comptes lui servir de paravent pendant combien de temps ? Jusqu'à ce qu'il fête ses vingt ans ?

– Roland, il n'en a pas encore huit !

– Tu crois que tu lui rends service en lui masquant la réalité des choses ? Qu'est-ce qu'il fera le jour où il devra l'affronter tout seul ? Est-ce que tu y penses ? Est-ce que tu y penses vraiment ? Tu veux que je te dise ? Son handicap, ça t'arrange bien... tu peux continuer à le couvrir comme tu veux !

La mère s'essuya le coin des yeux, tout en répétant comme une prière :

– Tais-toi, Roland. Tu lui fais du mal et tu nous en fais aussi. Je t'en supplie, tais-toi, tais-toi !

Ils étaient en vue du péage depuis un bon moment déjà, l'embouteillage s'étirait encore sur plus d'un kilomètre. À cet endroit, le ralentissement était habituel à la fin des vacances : la première vague de retours des aoûtiens avait commencé. Quatre longues files de véhicules avançaient par à-coups, les uns plus vite que les autres ; puis, brusquement, ça changeait : les plus lents regagnaient le terrain perdu, prenaient de l'avance. Ensuite rien ne bougeait pendant une minute ou deux, puis le manège reprenait. Le garçon tenait sa joue collée à la vitre de la portière arrière. Son regard vagabondait – ses yeux ne parvenaient jamais à se fixer plus d'une

seconde ou deux sur quelque chose de précis – mais il ramenait sans cesse son attention vers le poids lourd rouge et gris qui avançait au même rythme qu’eux sur la file voisine. Entassés sur deux étages, des veaux roux et frisés tentaient de glisser leur museau entre les claires-voies qui s’ouvraient sur les côtés de la remorque. Ils n’y parvenaient pas : les ouvertures étaient équipées de barreaux en aluminium. Les bêtes s’énervaient, s’impatienzaient, elles souffraient. Elles donnaient des coups de sabots et les chocs résonnaient avec force sur les deux niveaux de plancher métallique du véhicule. Le garçon parvint non sans mal à utiliser le bouton qui commandait la vitre, elle s’effaça dans la portière : il entendit alors les veaux qui appelaient en vain leur mère, comme des enfants perdus. Il lui sembla que leurs yeux immenses, doux et implorants, s’attachaient aux siens chaque fois que leurs regards se croisaient.

\*

La mère du garçon avait le désagréable sentiment d’être redevenue une enfant à qui on faisait la leçon. L’homme qui lui parlait au téléphone ne s’embarrassait pas de politesse, il laissait libre cours à son exaspération.

– Ça ne peut pas continuer comme ça, vous m’entendez ? Chaque fois qu’il passe devant mon magasin pour aller à l’école, il se plante à l’entrée et j’ai droit au même cirque ! Ça n’arrête

pas depuis que vous êtes revenus de vacances. Il faut faire quelque chose, madame Mornay. Vous m'avez compris? Autrement, vous allez avoir affaire à moi, je vous le garantis...

La mère n'osait l'interrompre.

– Il pousse des hurlements comme si on lui arrachait la peau. Des braillements comme je n'en ai jamais entendu, je vous jure! Et quand quelqu'un lui demande ce qu'il a, pourquoi il crie et pleure comme ça, vous savez ce qu'il fait, madame Mornay? Il montre la vitrine de ma boucherie aux gens, oui, il montre les pièces de viande qu'il y a dedans, celles qui sont suspendues aux crochets et puis... et puis... Ça me rend malade rien que d'y penser : il me montre du doigt! Oui, il me montre du doigt en reprenant ses beuglements d'animal qu'on étripe. Vous imaginez la tête que fait ma clientèle? Les gens se posent des questions. Ils commencent à me regarder de travers comme s'ils avaient affaire à un monstre, un tortionnaire ou à un je ne sais quoi...

La mère, le plus humblement possible :

– Ça ne se reproduira plus, monsieur Butifara. Je lui ferai la leçon.

Le boucher, sur un ton tranchant, l'habitude sans doute :

– Vous y avez intérêt... Parce que autrement je vous colle une plainte pour entrave au

commerce et je vous demande des dommages et intérêts !

– Ce ne sera pas la peine.

– Je lui ai fait quoi, moi, à votre gamin, hein ?

– Rien, monsieur Butifara, rien. Croyez-moi, ça ne se reproduira plus, j’y veillerai.

\*

– Qu’est-ce qu’il fait là ? demanda le directeur de l’école primaire en pénétrant dans la cantine.

Le cuistot haussa les épaules.

– Lui... qu’est-ce que vous voulez que je vous dise ! Vous y arrivez, vous... à deviner ce qu’il a dans la tête, celui-là ?

Le directeur était bien forcé d’admettre que c’était en effet impossible. Un cas à part. Il avait bien tenté de suggérer aux parents un placement de leur enfant en externat médico-pédagogique mais le père s’y était farouchement opposé en lui répliquant : « Mon fils ira dans la même école que tout le monde. Point barre ! »

– Vous savez au moins quand ça lui a pris ? insista le directeur.

– Lorsqu’il a tendu son assiette au self... pour le plat chaud. C’est à ce moment-là qu’il a piqué sa crise. Il s’est collé là... les bras écartés, tendus comme ça... en croix.

Le garçon se tenait au centre du réfectoire. Une île, un récif plutôt, immobile au milieu

d'une mer démontée, indifférent à la tempête : des nuées de gamins se déchaînaient tout autour de lui ; ils criaillaient, gesticulaient, riaient, se livraient à une furieuse danse du scalp et lui envoyaient des boulettes de pain en pleine figure.

Le directeur dut donner fortement de la voix pour ramener le calme, les élèves regagnèrent aussitôt leurs places aux différentes tables de la cantine.

Le directeur se tourna à nouveau vers le cuisinier et l'interrogea avec un brin d'agacement :

– Expliquez-moi très exactement comment tout cela a commencé.

L'homme était mal à l'aise. Il lui fallait faire attention et mesurer ce qu'il allait répondre, la responsabilité de ce bazar risquait de lui retomber dessus.

– Le gosse... il avançait le long du self sans rien prendre sur son plateau. Vous savez... cette idée de self c'est peut-être bien pour les enfants... mais pour nous autres à la restauration...

Le directeur le fusilla du regard. Le cuisinier n'osa pas s'aventurer plus loin sur le sujet, il eut même envie de se mordre la langue pour en avoir déjà trop dit.

– Oui, bon... son assiette était vide. C'est pour ça... Quand il est passé devant moi... c'est toujours moi qui sers le plat chaud... je lui ai demandé ce qu'il voulait. Je lui ai montré ce qui

sortait du four... des cuisses et des ailes de poulet. Je pensais que ça lui ferait envie... il n'en a pas voulu. Je lui ai proposé l'autre plat au menu d'aujourd'hui... de la blanquette. Je lui ai dit : C'est du veau, du bon petit veau très tendre, tu vas voir, ça fond dans la bouche. C'est là qu'il a poussé un hurlement... terrible. Depuis, il se tient de cette manière bizarre... Il ne bouge plus... comme si on l'avait crucifié.

Le directeur se dirigea vers le milieu du réfectoire. La salle était enfin devenue silencieuse, les autres enfants s'étaient tus : ils attendaient avec impatience de voir ce qui allait arriver à leur camarade.

– Eh bien ! Qu'est-ce qui se passe ? demanda le directeur avec la voix la plus douce possible.

Le garçon montra son ventre.

– Quoi, ça ne va pas ? Tu as mal à cet endroit ?

– Les petits veaux.

– Quoi ? Mais qu'est-ce que tu me racontes, mon petit ?

Le garçon lui lança à la figure :

– Mon ventre, ce n'est pas un cimetière pour les petits veaux !



Sept ans plus tard



## Intérieur train

Il voit sa mère revenir en hâte de la voiture-restaurant, comme si elle avait peur de le laisser seul trop longtemps. Elle fouille dans un sac en papier et lui tend une barre chocolatée.

– Je n’ai rien trouvé d’autre. Pas un seul sandwich sans viande. Même pas le panini au fromage que le serveur m’a proposé : le morceau d’emmental était coincé entre deux tranches de jambon.

Elle tend toujours la main vers lui.

– Tu n’en veux pas ? Je te dis que c’est tout ce que j’ai pu te ramener. C’est tellement compliqué avec toi quand il s’agit de manger !

Il prend la barre chocolatée mais il a des difficultés pour en ôter l’emballage : il ne réussit pas bien à tirer sur la languette permettant de déchirer le papier. C’est le genre d’opération qui lui pose toujours autant de problèmes, comme boutonner sa chemise ou attacher ses lacets. L’emballage finit par lui échapper des mains. Si son père était là, il dirait une fois de plus, comme un vieux refrain qui ne lui fait plus ni chaud

ni froid : « Une vraie paire de mouffles, des doigts de laine, deux mains gauches... »

Il se tortille pour tenter de récupérer la barre de chocolat sous son siège. Il croise un instant le regard de sa mère. Elle voudrait l'aider mais elle sait qu'elle ne doit pas.

Ils ne sont plus très loin à présent. La joue contre la vitre, il regarde au-dehors ; le TGV roule à pleine vitesse et le paysage défile trop vite : impossible d'en saisir les détails. Il sait que c'est inutile de demander à sa mère si elle reconnaît les endroits qu'ils traversent : elle a horreur de cette région et n'a pas jeté un seul coup d'œil par la fenêtre depuis qu'ils ont dépassé Lyon. Elle est partie de chez elle très jeune, longtemps avant de se marier. Elle n'y est revenue qu'en de très rares occasions. La dernière fois qu'elle y a mis les pieds, pour une journée, une seule, c'était à la mort de son vieux père. Il s'en souvient parfaitement même s'il était encore très petit à l'époque. Comment aurait-il oublié ? Avis de décès, mise en bière, corbillard, obsèques, cimetière, mes condoléances... tout cela lui revient spontanément à la mémoire. Un mot aussi, d'une façon très vive : crucifié.

Aujourd'hui, c'est pour une raison toute différente qu'ils se rendent là-bas. Sa mère a choisi des places de train en vis-à-vis ; pour lui : le siège dans le sens de la marche – elle a pensé

que c'était mieux à cause du mal au cœur dont il souffre parfois dans les transports.

– Tu as soif?

Il lui fait signe que oui. Sa mère tire du sac en papier une petite bouteille en plastique, du thé à la pêche. Il en boit la moitié, s'en renverse un peu sur le menton, le col de son T-shirt est taché.

Sa mère lui dit en soupirant :

– J'aurais mieux fait de te prendre de l'eau minérale comme d'habitude.

Il ne répond rien. Des petits rires étouffés se font entendre derrière lui. Sa mère les a sans doute également remarqués mais elle n'en laisse rien paraître. Il se retourne : un peu plus loin dans le compartiment, des jeunes se marrent en lui jetant des regards appuyés. Un groupe de filles et de garçons. Casquettes vissées sur les crânes, sportswear, joggings, marques et griffes, casques stéréo glissés autour des cous, piercings... la panoplie conforme. Des ados excités par leur départ en vacances, heureux, à l'aise et sûrs d'eux. Certains flirtent un peu. Ils doivent avoir le même âge que lui. Il essaie de s'imaginer au milieu d'eux.

Il n'y parvient pas.

Il vient d'entendre des mots le concernant, des mots murmurés, mais assez fort cependant pour qu'il puisse les saisir. Il a envie de leur crier que ça n'a rien à voir, qu'il n'est pas attardé,

ni débile, pas plus qu'il n'est un « gogol », qu'il s'agit seulement dans son cas « *d'une anomalie développementale du traitement des informations visuo-spatiales et de l'acquisition des gestes complexes* ». C'est la définition exacte de son handicap.

Mais il ne leur dira rien. Ça servirait à quoi ? À les faire se marrer plus encore.

Le contrôleur est passé vérifier les billets. Dans la travée opposée, sur la même rangée : un couple de retraités en tête à tête eux aussi. Ils mangent des sandwiches qui dégagent une désagréable odeur de saucisson à l'ail. Ils les avalent sans s'adresser un mot, comme si tout avait été dit depuis longtemps, sans doute pour toujours. À les voir ainsi murés dans leur silence, il se demande si ses parents ressembleront à ça dans quelques années.

« On a besoin de se retrouver avec ton père, de se ressourcer », c'est ce que sa mère lui a dit. C'est pour cette raison qu'ils ont programmé une croisière fluviale pendant leurs congés, vingt jours en bateau sur la Volga, entre Saint-Pétersbourg et Moscou. Une idée qui a rendu sa mère folle de joie au début : « Un vrai voyage de rêve, tu te rends compte ? Une deuxième lune de miel ! » À présent, il voit bien que cette perspective la ronge d'inquiétude : c'est la première fois qu'elle consent à le laisser seul.

Elle lui demande :

– Ça va ?

Il ne répond pas. Il est absorbé par ce qu'il voit à travers la vitre du train. Le TGV a ralenti à cause des travaux qu'on effectue à cet endroit sur la ligne. Des bosquets de genêts jaunis bordent la voie, des chênes verts, et plus loin des haies de cyprès d'un vert sombre et poussiéreux qui se succèdent comme à la parade. Une végétation qu'il trouve désolante.

Sa mère insiste :

– Dis-moi quelque chose au moins !

Il desserre à peine les dents.

– Ça va.

Il lui en veut parce qu'elle le conduit là-bas et qu'il y restera tout le temps de la croisière. C'est elle qui a eu cette idée et il se sent doublement trahi à cause de cela. Si elle n'aime pas se rendre dans sa famille, pourquoi est-ce qu'elle l'y conduit aujourd'hui ? Pourquoi s'apprête-t-elle à le laisser là-bas ? Elle lui a toujours dit qu'elle ne gardait pas beaucoup de bons souvenirs de son enfance, de ses années passées au mas des Rabastous. Alors pourquoi cette volte-face ? Pour sa part, ce qu'il garde en mémoire de l'endroit lui paraît franchement détestable. Des images, des impressions, des sensations, des figures, des odeurs, des bruits, des effets d'ombre et de lumière, d'ombre surtout, des éclats de voix, de la douleur aussi. Durant l'enterrement

du grand-père, il avait eu à subir la présence de son cousin – un garçon d'à peu près le même âge que lui – qui ne s'arrêtait jamais de parler et lui vomissait au nez un flot de mots nouveaux concernant les événements qui se déroulaient. Pour les obsèques, la famille au grand complet s'était réunie dans la maison de la grand-mère. Même son père, Roland, avait fait le déplacement alors que ses rapports avec sa belle-famille avaient toujours été exécrables. On avait commencé par suivre un fourgon gris et noir – le corbillard – qui roulait très lentement et croulait sous les fleurs – les couronnes mortuaires. Tout le monde marchait au milieu de la rue – le cortège funèbre –, c'était très étonnant parce que son père comme sa mère lui avaient répété cent fois que c'était strictement interdit. Le cousin lui avait dit, avec de méchants coups de coude dans les côtes, que le corps du grand-père – le macchabée – avait été mis dans une caisse en bois – le cercueil ou encore la bière – et que cette caisse, on allait la jeter dans un trou – le caveau. Le cousin lui avait encore assuré que le grand-père – le cher défunt –, ça lui était bien égal parce qu'il était raide à présent et que plus rien ne risquait de lui défriser les moustaches.

De l'église, c'est avant tout la statue sur la croix qui restait gravée dans sa mémoire. Coincé entre sa mère qui pleurait et son père qui ne disait rien, il avait aperçu dans le fond de la nef

un corps d'homme à demi nu accroché à une énorme croix de bois noir. Il avait sur le flanc une large blessure soulignée de rouge.

– C'est Jésus, lui avait murmuré son père qui avait deviné ce que ce christ torturé pouvait avoir de traumatisant pour un enfant.

– Il est venu pour sauver les hommes et on l'a crucifié, avait cru bon d'ajouter sa mère en reniflant et en séchant ses larmes.

Crucifié, c'est à cette occasion qu'il avait entendu ce mot pour la première fois. Ensuite, il y avait eu le cimetière. Il se souvient de ce lieu étrange vers lequel ils avaient marché. D'un côté, des tas de pierres plates et basses, droites et lisses, comme des lits bien faits – des pierres tombales parfaitement alignées –, et de l'autre des allées avec des sortes de maisons miniatures sur le devant desquelles on avait mis des vases avec des fleurs. Quelques-unes avaient fané et l'eau croupissait dans les récipients, il en montait une odeur écœurante. Il avait eu une légère envie de vomir en passant devant. Il revoit maintenant le trou dans lequel quatre hommes avaient fait descendre la boîte du grand-père en utilisant des cordes. L'ouverture était noire, sombre comme un four, ça lui avait fait peur. Des tas de croix se dressaient partout dans ce cimetière. Certaines étaient plantées à la tête des grands lits de pierre grise, d'autres pointaient au milieu du toit des maisonnettes pour les

morts à la façon de cheminées ou encore comme des antennes. Elles étaient en pierre ou en fer. Aucun corps n'était accroché dessus. Les croix ne portaient pour la plupart que des inscriptions, des noms en vérité, et il s'était demandé si c'était celui de ceux qu'on devait clouer dessus. Comme on l'avait fait pour l'homme presque nu qui portait le nom de Jésus.

Pour finir, tout le monde était retourné au mas des Rabastous pour y manger, une curieuse idée parce qu'il avait pensé que tout ce qu'il venait de voir était plutôt fait pour couper l'appétit de n'importe qui. Mais sa grand-mère s'était mise aux fourneaux comme si de rien n'était. Son père avait voulu repartir aussitôt bu le café. Ils avaient repris la voiture et traversé une sorte de zone incertaine, ni vraiment ville ni véritablement campagne. Des champs, des haies, mais aussi d'immenses hangars pour stocker les fruits et les légumes – qu'on appelle là-bas des primeurs –, des routes aussi, des bretelles, des échangeurs et des camions, des cohortes de camions pour expédier ces marchandises à travers toute la France et l'Europe. Sa mère lui avait appris le nom de cet endroit et l'unique titre de gloire que cette commune affichait : « Cavaillon, capitale du melon. »

Et c'est là qu'elle s'apprête à le laisser vingt jours durant...

## Au fil de l'eau

Le plus difficile depuis qu'il est arrivé au mas et que sa mère est repartie – trop tôt, trop vite et en se sentant trop coupable pour avoir eu le courage de se retourner et de lui faire un dernier signe –, c'est de passer à table. Il redoute ces moments, à midi et le soir, où il côtoie les Rabastous au grand complet. Au petit déjeuner, c'est différent, chacun le prend à l'heure qui lui convient, en fonction de ses horaires de travail ou de son emploi du temps. Le plus souvent, il arrive à traîner suffisamment au lit pour que la salle commune soit vide quand il y descend. C'est une pièce en longueur assez laide et vieillotte, un endroit qui fait tout à la fois office de salle à manger et de pièce à vivre. Une large et antique télévision trône juste devant la table sur laquelle il trouve le matin un verre de lait froid, du pain et de la confiture, parfois un restant de brioche.

Pendant le déjeuner et le dîner, c'est une tout autre histoire, il ne peut se soustraire à la présence des autres. Il a pris l'habitude de s'asseoir à côté

de sa grand-mère, cette proximité lui offre une relative protection. Relative : la vieille femme, en effet, se lève sans cesse de table pour disparaître dans une sombre et minuscule cuisine qu'elle appelle curieusement « souillarde ». C'est précisément à ces moments-là que son oncle et son cousin l'entreprennent au sujet de la viande. Une véritable obsession chez eux. Comme si son refus d'en manger était un affront personnel qu'il leur faisait, un moyen de se montrer supérieur, de les rabaisser. Il sait depuis longtemps ce que son régime alimentaire provoque chez les autres : hostilité et mauvaise conscience. Personne n'aime penser à ce qu'est en réalité ce steak saignant qui remplit son assiette. La vérité crue est un plat qui se digère mal.

Entre deux allées et venues de la grand-mère en cuisine, on s'efforce donc de lui faire ravalier ses façons de ne pas être comme tout le monde, on entend se payer une bonne tranche de rigolade à ses dépens, on s'obstine à tailler à vif dans sa sensiblerie. On prétend enfin lui donner une cuisante leçon de réalisme, quoi !

Il est un peu plus de midi, c'est dimanche. L'oncle a coupé des tranches de saucisson. Un homme simple, rude, un chauffeur livreur au chômage depuis plusieurs mois, sans vraie méchanceté sauf quand il a forcé sur la boisson.

Il lui tend une épaisse rondelle, d'un rouge violacé émaillé de blanc.

– Goûte ça, petit. Tu peux pas dire que c'est d'la viande, hein? Une tranche de bavette bleue, j'pourrais comprendre, y en a des à qui ça soulève le cœur, mais du sauciflard, c'est pas pareil, bon sang! De la charcuterie artisanale. Rien que du bon. Pas un poil de chimique, là-dedans.

– Non, merci. Ça n'a rien à voir. Il serait bio, ce saucisson, que je n'en mangerais pas.

Le cousin :

– Tu te fatigues pour rien, Pa'. Il est pas aidé, c'est sûr, mais il le sait quand même bien comment qu'on les égorge, les cochons. C'est ça qui le dégoûte dans le jambon et le saucisson. La pauvre petite chochette...

La mère du cousin :

– Tu arrêtes de parler de lui comme ça!

C'est une femme d'une quarantaine d'années, une grande carcasse, ni belle ni vraiment laide, quelconque, qui affiche un air chagrin la plupart du temps. Elle a un emploi de femme de ménage dans un établissement pour personnes âgées grabataires, elle dit que nettoyer tous les jours leurs lits souillés lui a fait perdre le goût de la rigolade.

Le cousin n'entend pas en rester là.

– Pourquoi je dois me taire? Même Pa' l'a dit une fois : faut vraiment être couillon comme un

végétarien pour se priver de ce qu'est bon. C'est pas vrai, peut-être ?

Une claque sonore s'abat sur sa nuque.

– Tu vas un peu le fermer, ton clapet, maintenant ? Tu veux que j't'en colle une seconde ?

Le cousin sent les larmes lui monter aux yeux, il serre les dents pour ne rien laisser paraître. La douleur est vive – l'oncle possède des mains larges et fortes, de vraies pelles à neige – mais moins cependant que l'humiliation qu'il a reçue. Le cousin rumine sa vengeance, elle lui fait vite oublier l'une et l'autre.

La grand-mère apporte un plat brûlant, des pommes de terre sautées baignant dans de l'huile d'olive qui crépite encore, avec de l'ail frit et des herbes de Provence.

– Vous ne l'avez pas encore embêté, j'espère, avec vos histoires ? J'ai déjà un mal de chien à lui faire avaler quelque chose à ce gamin-là.

Elle lui sert une large portion, repart en cuisine et revient avec une lourde marmite rouge qu'elle pose sur une planchette en bois un peu noircie sur les bords. Elle soulève le couvercle et plonge sa cuillère dans le récipient. Elle s'applique à servir de manière égale les uns et les autres tout en les sermonnant :

– Vous croyez que c'est facile de trouver chaque jour quoi lui faire ? Et faut tout que je sépare, il le sent si j'ai fait cuire la viande avec le reste et alors il y touche pas. Fichez-lui donc

la paix ! Quand sa mère viendra le rechercher, moi je veux qu'il se soit remplumé.

Personne ne dit mot à présent autour de la table. On n'entend que le choc des couverts, à intervalles réguliers le glouglou d'une bouteille de vin, des tintements de verre et des bruits de mastication.

Il lève le nez de son assiette parce qu'il sent qu'un regard pèse sur lui. Son cousin ne le quitte pas des yeux tout en fourrant dans sa bouche d'énormes quantités de nourriture, au point d'en déformer ses joues. Il le voit suspendre tout à coup le va-et-vient de sa fourchette pour lui dire en douce et avec un mauvais sourire :

– C'est rudement bon. Tu sais ce qu'on mange là, nous autres ?

– Non.

– Un jour je te le dirai, je te le montrerai même.

Par chance, les repas ne durent jamais longtemps. On mange vite chez ces gens-là, avec une sorte d'urgence que rien pourtant ne justifie. Lui ne peut pas, il ne maîtrise pas certains gestes, comme utiliser correctement un couteau par exemple. Sa lenteur agace, la plupart du temps on l'abandonne, on le laisse finir son repas seul à table. Quand il a terminé son assiette, il se lève et va la laver dans l'évier de la cuisine – sa grand-mère a déjà eu le temps de finir sa vaisselle –, il

pioche un brugnion ou une grappe de raisin dans le plateau de fruits et file aussitôt dans le fond du verger. Il y passe le plus clair de son temps depuis son arrivée. La raison en est simple : il y a des clapiers à lapins. La vieille femme en élève quelques-uns. Elle aime bien avoir des lapins. Elle n'a pas voulu s'en séparer. C'est la seule habitude qu'elle conserve du temps où le mas était encore une ferme. Elle lui a demandé s'il voulait bien s'en occuper, leur apporter des épluchures, du pain sec, des graines de tournesol qu'elle achète tout spécialement pour eux. Il s'est empressé d'accepter. Il leur a donné à tous un nom ; il les sort de leurs cages, les laisse aller dans le verger clôturé : ils ne s'éloignent jamais beaucoup de toute façon. Il peut rester des heures, immobile, à les observer. Il éprouve à ces moments-là un rare sentiment de paix. Il se sent vivant, il fait partie du monde qui l'entoure, il ne se sent plus différent. Et des pensées lui viennent, des pensées aussi légères que des papillons, il en fait des mots, il les met en phrases, il se les récite en dedans...

*... entre deux buissons au fond du verger, le fil tendu des araignées, une caresse sur ma joue, je lève le nez, dans le ciel deux mouettes, elles rient, on est loin de la mer, d'où viennent-elles, elles se posent sur un toit voisin, s'ébrouent, battent des ailes : des gants blancs qui applaudissent...*

– Hé! Tu vas passer l'après-midi ici avec tes crétins de lapins? C'est vrai, j'oubliais : t'es un rongeur, toi aussi! Allez, amène-toi!

Le cousin a surgi derrière lui comme un diable de sa boîte. Pourquoi est-il venu le chercher jusqu'au fond de ce verger où il ne met jamais les pieds? Il tient à la main trois baguettes noires et brillantes, il porte aussi une sacoche en bandoulière.

– Je file à la rivière. Tu viens avec moi.

– Tu veux dire que je dois t'accompagner maintenant?

– J'te parle de demain?

Ce n'est pas une simple invitation : c'est un ordre. Le cousin a le même âge que lui mais il le dépasse d'au moins deux bonnes têtes. C'est sans doute ce qui l'autorise à penser qu'il est le maître.

– Grouille-toi! On va à la rivière. L'eau, tu aimes bien ça, l'eau? Ta mère dit que t'es un vrai poisson. Viens, tu vas en voir d'autres, des poissons. Tu seras en famille.

Il n'a pas d'autre choix que de suivre son cousin, de se soumettre à sa loi, celle du plus fort, celle qui s'appuie sur les grandes claques dans le dos, les bourrades dans les côtes, les coups de coude prétendument amicaux qu'il lui distribue à tout propos. Il sait que ce sont autant de menaces à peine masquées.

Il remet les lapins dans leurs cages et presse le pas pour rattraper son cousin qui s'éloigne déjà.

– Ça, c'est une canne à pêche. Tu sais comment on s'en sert ?

– Oui, enfin pas exactement.

– Faut tout t'apprendre, t'es vraiment pas fini !

Le cousin emboîte méticuleusement les manchons qui cerclent chacune des extrémités des trois fines tiges – de la fibre de carbone, a-t-il dit. Il déroule un fil de nylon qu'il fait passer dans de petits anneaux métalliques répartis tout le long des différents segments de la canne à pêche. Enfin, il fouille dans sa sacoche et en tire une boîte ronde dans laquelle se trouvent des hameçons de différentes tailles. Il en choisit un, pas très gros, avec un crochet acéré muni d'un ardillon qui empêchera le poisson de s'en débarrasser facilement. Il le fixe avec précaution au bout de sa ligne en faisant plusieurs nœuds successifs.

Il a cessé d'observer les opérations auxquelles se livre son cousin, des gestes adroits et méticuleux que lui-même serait bien en peine d'accomplir. Son intérêt s'est porté sur la rivière qui coule en silence à ses pieds. Elle est profonde et verte à cet endroit, au-delà des dernières habitations du lotissement qui enserre le vieux

mas. Il y a une sorte de bassin naturel au pied d'une haute digue sur laquelle ils se tiennent à présent, un ouvrage en grosses pierres rectangulaires qui supporte une voie de chemin de fer abandonnée depuis longtemps. Ailleurs, la rivière est très basse, pas plus profonde qu'un ruisseau parfois ; on en voit le fond pavé de galets que des algues brunes et grasses font paraître chevelus. De l'écume roussâtre s'est accumulée autour de ce qui fait obstacle au fil de d'eau : une souche d'arbre arrachée à la berge, un gros bidon rouillé, de vieux pneus, quelques palettes inutilisables, d'interminables rouleaux de plastique agricole usagé. Plus loin, on a du mal à voir ce que devient la rivière. À un bon kilomètre en aval, on extrait du sable et du gravier à même son lit et les engins de chantier soulèvent des nuages de poussière qui brouillent l'horizon.

– Oh ! Tu regardes ce que je fais, oui ou non ?

– Oui, je fais attention.

Il se concentre pour que ses yeux cessent de divaguer continuellement et fixent la sacoche du cousin. Elle contient une boîte rectangulaire en plastique rouge beaucoup plus grande que celle où sont rangés les hameçons. Le cousin l'ouvre et lui fourre le contenu sous le nez en riant. Il y a, au fond de la boîte, une épaisse couche de sciure dans laquelle grouillent des

quantités d'asticots. Des blancs, des roses et certains qui sont presque rouges. Il les observe avec une attention amusée, ce qui contrarie son cousin qui comptait sur une réaction d'un autre genre : un dégoût excessif, pourquoi pas même une belle envie de vomir.

– Tu vas voir maintenant, dit-il en cachant son dépit. Le plus intéressant, c'est ça.

Il saisit délicatement l'un des asticots entre le pouce et l'index et il l'embroche sur l'hameçon. Le ver se tortille, un liquide transparent suinte de son corps transpercé et coule le long de ses minuscules anneaux.

Il ferme les yeux. Il a la sensation de ressentir dans sa chair ce qu'éprouve cet asticot, si petit, si insignifiant soit-il. Il se souvient. Un jour, il s'est planté un clou dans le pied, profondément. La pointe dépassait d'une planche de chantier, elle avait été oubliée dans la cour de l'école par des maçons venus refaire la façade du bâtiment. La douleur avait été fulgurante, elle avait duré longtemps après qu'on lui avait retiré le clou du pied. Il ne l'a pas oubliée. Il imagine quelle intensité elle doit avoir quand c'est tout le corps qui est transpercé de part en part. C'est comme ça, il ne peut s'empêcher de ressentir ce que les bêtes éprouvent. Il a de l'empathie à leur égard. De l'empathie, c'est un mot dont son cousin doit ignorer jusqu'à l'existence.

– Pourquoi tu lui fais subir ça ? Tu ne te rends pas compte qu'il souffre ?

Le cousin éclate de rire.

– Pauvre con ! S'il avait vraiment mal, tu l'entendrais gueuler, non ?

## Sur la voie

Un premier poisson n'a pas tardé à pendre au bout de la ligne. Le cousin le sort de l'eau en poussant un cri de victoire. Il est très plat, une douzaine de centimètres de long, avec des écailles bleu-vert sur le dos, gris-argent sur le ventre, et des nageoires bien dessinées.

– Une ablette. Ça vaut rien à bouffer. Pas assez grosse.

Il lui retire l'hameçon de la gueule d'un coup sec, un bout de chair reste accroché à l'ardillon.

– Tu ne le remets pas à l'eau ?

Pour toute réponse, le cousin jette le poisson derrière lui, sur le ballast au milieu de l'ancienne voie. L'ablette donne de violents coups de queue pour tenter de retrouver l'eau, mais à chacun de ses soubresauts c'est de la poussière qui se colle à ses écailles. Elle cesse enfin de se débattre et n'ouvre plus que la gueule avec des mouvements rapides, inutiles.

À voir ainsi le poisson essayer de respirer hors de l'eau, il a l'impression qu'il essaie d'appeler à l'aide.

Il se penche, le prend dans ses mains et dit au cousin :

– Il est en train de s'étouffer.

– Tu vas pas chialer pour un poisson, non ? T'es quoi, une tapette ?

Il ne répond pas : il doit rejeter l'ablette à la rivière avant qu'il ne soit trop tard.

– Hé ! Ça va pas ta tête ? Mais qu'est-ce que tu fous ?

Le cousin laisse tomber sa canne à pêche pour bondir sur lui comme un fauve. Il est plaqué à terre et son bourreau est maintenant à califourchon sur lui, il le maintient plaqué au sol par la seule force de ses genoux, ses mains sont libres : elles serrent sa gorge maintenant. Il est à sa merci, la nuque coincée contre un des rails comme dans un ces vieux westerns où l'on voit un type attaché sur la voie avant le passage d'un train. Il a du mal à respirer à présent, ses poumons sont en feu... Il ouvre la bouche, désespérément, comme l'ablette.

Au-dessus de lui, le visage du cousin écume de rage.

– Tu me pourris la vie depuis que t'es là ! J'veis te fumer, pauvre taré ! Tu te dis que t'es en train de crever, hein ? Ça te fait quel effet ? T'es tout violet. Tu te demandes si je vais aller jusqu'au bout, pas vrai ? J'veux que tu te pisses dessus de trouille.

C'est une rancœur tenace qui couve depuis leur première rencontre, le jour de l'enterrement

de leur grand-père. Pendant le cortège, le cousin avait dû subir sa présence à son côté. Marcher au milieu de la rue avec lui, avec ce guignol aux yeux d'oiseau apeuré, au vu et au su de tous les copains du quartier, ça lui avait fait honte. Une honte qui le mordait toujours, à vif, et que sa présence était venue réveiller. Que son père soit au chômage, que sa mère fasse un boulot dégueulasse pour arriver à joindre les deux bouts à la fin du mois : c'était rien à côté de cette honte-là. Elle s'est faite haine, parce que plus encore que le dégoût qu'il lui inspire, c'est la peur de lui ressembler, d'avoir les mêmes gènes, qui l'alimente.

L'ablette gît non loin de là dans la poussière, inerte et salie. Le cousin la saisit d'une main tout en continuant de l'autre à serrer la gorge de sa victime, puis il secoue violemment le poisson mort en hurlant :

– Tu vas le bouffer maintenant, j'te dis !  
Bouffe, bouffe-le !

– Respect ! T'en prendre à lui ! Tu es un mec drôlement courageux, toi.

Le cousin tressaille. Il reconnaît cette voix, son ton moqueur qu'il n'aime pas. Derrière lui, plantée au milieu du ballast, la fille le toise de haut. Elle est venue habiter le quartier avec sa mère depuis quelques mois, ils fréquentent tous deux le même bahut mais elle y est arrivée

au milieu de l'année scolaire et ne s'est liée avec personne. Elle doit avoir à peu près son âge et elle est plutôt bien fichue, mais ce qui lui déplaît chez elle c'est qu'elle ne ressemble en rien à l'idée qu'il se fait d'une fille. Mal attifée, jamais maquillée, pas de marque pour ses fringues, de la fripe sûrement, un piercing dans le nez, des cheveux noir d'encre. Et puis, il y a ces yeux immenses et inquiétants, d'un vert étrange, aussi profond que celui de la rivière, des yeux qui vous fixent tout droit et ne baissent jamais.

– De quoi tu te mêles, la caraque ? Tire-toi de là, lui lance le cousin.

Il l'appelle la caraque, la romano, la manouche, parce que avec son teint mat et ses cheveux sombres elle lui rappelle ces femmes qui font la manche sur le marché ou bien celles qui essayent de vendre un de ces journaux de SDF dont personne ne veut.

– Laisse-le maintenant, lui dit la fille.

Le cousin relâche son étreinte mais il n'entend pas rendre aussi facilement les armes devant une fille.

– D'accord, je le laisse. Si ça peut te faire plaisir. Mais tu me donnes quelque chose en échange.

Elle le regarde avec une moue de dégoût. Devant elle, il a l'impression d'être aussi nu et démuné qu'un ver sorti de sa boîte en plastique

rouge. Mais il se reprend rapidement pour lui dire en se relevant :

– Tu me laisses mettre la main sous ton T-shirt et ce taré peut se tirer.

Les yeux de la fille lancent des éclairs. Elle se tient à une certaine distance, mais il sait qu'elle est rapide comme un chat et qu'elle a des griffes elle aussi. Un de ses copains du quartier en a fait l'expérience pour avoir voulu la serrer de trop près. Il recule d'un pas ou deux. Quand il se sent assez en sécurité, il lui lance avec un coup d'œil appuyé :

– Allez, laisse-moi les toucher, tes nichons. Fais un peu comme ta mère !

La fille ne bronche pas : pas un mot, pas un mouvement : une statue de sel. Le cousin a visé juste, il connaît le point faible de la fille. Certaines paroles sont pires qu'une piqûre de serpent venimeux... On ne peut plus bouger, on n'a plus de voix, le cœur s'arrête de battre.

Le cousin sourit maintenant, il est sûr de lui.

– Ouais, ta mère ! Tout le monde le sait, c'est une prostituée.

Il aurait pu dire putain ou pute, des mots qui lui sont plus habituels, mais non, il a préféré celui-là. Pros-ti-tuée. Il le trouve aussi acéré qu'un de ses hameçons.

La fille ne dit toujours rien, il la croit anéantie. Il est temps de lui porter le coup final, la mise à mort.

– La preuve ? Tiens ! Tu peux me dire qui c'est, ton père ?

Il s'est remis debout sans un gémissement, sans la moindre plainte. Toute douleur oubliée. Il n'a qu'une préoccupation à l'esprit : chercher le poisson sur le ballast. Il met rapidement la main sur l'ablette et il ôte la poussière de ses écailles. Elles ont perdu leurs couleurs, leur éclat ; envolés les reflets d'argent, les irisations de métal liquide. Le poisson est mort, quelques fourmis se sont déjà mises au travail autour de ses ouïes et de ses yeux éteints.

– Tu l'as laissé crever, pourquoi, pourquoi ?

Le son rauque de sa propre voix. Comme s'il sortait d'un long sommeil. Il prend enfin conscience de ce qui l'entoure. Il aperçoit la silhouette d'une fille qu'il ne connaît pas, immobile, comme frappée par la foudre. Il ne s'attarde pas à l'examiner ; il vient de réaliser que son cousin lui barre le chemin de la rivière.

*... au creux de l'estomac, un minuscule point, incandescent, il grossit rapidement, toujours plus, il explose, des torrents de feu, de la lave dans mes veines, mes entrailles, embrasement : muscles, nerfs, tête, cœur, cœur, cœur, fureur, un cri, un cri d'animal blessé...*

Le cousin n'a pas le temps de comprendre ce qui se passe, encore moins celui de réagir.

*... une charge, un coup de bélier, comme une bête obstinée, trouver la force dans les chairs palpitantes, les quartiers encore fumants, gésiers tranchés, corps éviscérés, puiser la force dans l'horreur, la frontière franchie, la peur n'existe plus...*

Le cousin recule jusqu'au bord de la digue, effrayé, il recule encore. Pendant une fraction de seconde, il brasse l'air avec ses bras, des mouvements grotesques pour essayer de garder l'équilibre mais c'est en vain.

Un bruit de gifle violente : le corps du cousin soulève une formidable gerbe d'eau en tombant dans la rivière.

## À l'écart

Il est assis à côté d'elle, tout près, il lui jette un regard de temps à autre. Ils sont descendus au pied de la digue en utilisant une vieille échelle en fer scellée à la paroi. Ça n'a pas été facile pour lui, il a même cru qu'il n'y parviendrait pas. Il y a tout en bas, juste au-dessus de l'eau, un renforcement formé par un conduit d'évacuation voûté qui se perd plus loin dans l'obscurité : une sorte de balcon avec vue sur la rivière. C'est elle qui l'a entraîné vers cet endroit qu'elle a découvert en se baladant seule par ici. Un lieu secret : depuis le haut de la digue on ne peut en deviner l'existence. Une fois arrivée là, elle s'est mise à pleurer,

il la regarde depuis un long moment déjà,  
sans oser rien dire

elle essuie enfin ses larmes

un long fou rire

avant de pleurer à nouveau

ça va, ça vient, comme le soleil et la pluie

la nuit et le jour

le chaud et le froid

le doux et l'amer.

La mer... Là où ils se tiennent, dans cette niche taillée à même le flanc de la digue, avec la présence toute proche de l'eau qui file devant lui, il s'imagine à bord d'un paquebot fendant les flots. Il ignore à quoi devait servir cette entrée de conduit où ils ont trouvé refuge, sans doute cela a-t-il un rapport avec l'usine désaffectée qui se trouve plus loin, tout au bout de la voie de chemin de fer.

Il demande :

– Qu'est-ce qui te donne envie de pleurer et de rire en même temps ?

Elle ne peut lui avouer que les mots de son cousin l'ont touchée au seul endroit où sa peau est sensible – le défaut dans sa cuirasse – et que le coup a porté là où ses nerfs sont à nu. Sur sa cicatrice. Sa blessure.

Pour le reste, c'est beaucoup plus facile à expliquer.

– Je repense au plongeon que tu lui as fait faire. Je revois son air ahuri. Il était incapable de comprendre ce qui se passait. Et ses bras, oui, je repense surtout à ses bras qui battaient l'air... Trop courts, ses bras, trop lourd, tout le reste. Il aurait dû le savoir pourtant qu'un cochon comme lui ça ne peut pas voler.

Ils sont assis sur le rebord d'une longue pierre dont la partie basse est immergée. Elle a ôté ses chaussures et ses pieds trempent dans l'eau fraîche. Il décide de faire comme elle. Ils ne se

disent rien. C'est elle qui observe son visage à présent. Elle trouve qu'il est beau, ses traits sont fins, presque féminins. Ses yeux, si étranges... Ils ne font qu'effleurer les choses, rapidement, une caresse, avant d'aller se perdre ailleurs, puis encore ailleurs... Ce sont des yeux gris-bleu, presque argentés. Ça lui donne une allure étrange et fragile, un côté extraterrestre perdu sur la planète Terre.

– C'est quoi, ce que tu as ?

La question lui est venue le plus naturellement du monde, une simple curiosité, sans aucune arrière-pensée.

– Je suis dyspraxique.

– Ça ne me dit rien.

Il connaît par cœur l'énoncé du diagnostic concernant son handicap. Il a entendu des armées de pédopsychiatres, de neuropsychologues, de psychomotriciens le prononcer devant lui. Il a passé une infinité de tests dans leurs services spécialisés, des batteries d'examens en tous genres ; ça rassurait ses parents, ça leur donnait l'impression que les choses pouvaient changer.

Il récite :

– Les praxies sont des fonctions cognitives élaborées qui permettent la gestion de tous les gestes volontaires finalisés. Le cerveau d'un dyspraxique intègre mal les séquences motrices qui concernent les gestes les plus complexes. Dans mon cas, on a relevé en plus une anomalie

développementale du traitement des informations visuo-spatiales.

Elle le regarde, complètement éberluée.

Il continue :

– Du charabia médical. Les spécialistes parlent une autre langue que la tienne, pour bien te faire sentir qu'ils sont des spécialistes et pas toi. Je te traduis les choses simplement : j'ai des difficultés avec certains gestes de la vie courante car je ne les mémorise pas de manière automatique. C'est comme si je les faisais à chaque coup pour la première fois, et j'ai du mal à suivre une ligne des yeux, à percevoir la place relative des objets dans l'espace. Parfois, la dyspraxie peut toucher aussi la parole, mais pas dans mon cas.

Elle rit.

– Oui, on s'en rend plutôt compte!

– Ça n'a rien à voir non plus avec l'intelligence.

– Merci, ça aussi je m'en étais aperçue!

Cette fois c'est lui qui ne peut s'empêcher de rire.

Elle l'interroge :

– J'ai entendu quelqu'un parler de toi. Le mas des Rabastous, on peut rêver mieux pour des vacances. Il paraît que c'est ta mère qui t'a largué chez eux, pour partir en croisière avec ton père. Sympa!

Il ne répond rien.

– Je te comprends ! La mienne ne vaut pas mieux dans son genre, si tu veux savoir. Tu vas rester combien de temps ? Avec ton cousin, tu risques de compter les jours : c'est une vraie saleté.

Elle s'aperçoit qu'il ne l'écoute qu'à moitié, elle insiste :

– Tu l'as vu, tout à l'heure ? Il a rejoint la berge à la vitesse d'un hors-bord. On dit qu'il y a des serpents d'eau dans ce coin. Des bobards, je n'en ai jamais vu un seul ; au contraire, les petites bêtes qu'on trouve ici sont plutôt sympathiques, elles nous aiment bien.

Il sourit : un banc de poissons s'est rassemblé autour de leurs pieds et les plus téméraires n'hésitent pas à venir leur mordiller la peau.

– Je ne sais pas comment tu t'appelles. C'est quoi ton prénom ?

Il est entièrement absorbé par le manège des poissons. Elle répète sa question. Il se tourne enfin vers elle mais sans la regarder, il réfléchit intensément – elle le voit à son front barré par deux petites rides. Au bout de quelques secondes, elle l'entend dire :

– Jésus. Oui, c'est ça, Jésus.

– Hein ? Comme... C'est un drôle de nom que t'ont donné tes parents. Pas facile à porter en tout cas.

Il secoue la tête, d'une façon qu'elle juge un peu désordonnée.

– Non, Jésus, ce n'est pas mes parents, c'est moi.

Elle ouvre de grands yeux, elle le trouve vraiment bizarre.

– Tu peux me dire pourquoi tu as été chercher un nom pareil ?

– Pas maintenant.

– Comme tu veux. Moi, c'est Angéline. Je sais, c'est nul, pas la peine de me le faire remarquer. Si j'avais pu choisir, j'aurais préféré quelque chose de plus simple, un prénom qui te laisse tranquille, qui n'attire pas l'attention. Angéline, tout le monde croit que c'est à cause de l'actrice. C'est peut-être pour ça qu'on me reproche souvent de faire mon petit cinéma.

Ils se taisent un long moment. C'est elle qui finit par briser le silence :

– Mon prénom, ça vient d'une chanson. Une vieille chanson folk américaine. Je l'ai entendue mille fois. Ma mère est dingue de ce genre d'antiquités.

Elle se met à chanter :

– *Farewell Angelina, the sky is on fire, and I must go...*

Il aime sa voix quand elle chante. Elle ressemble à de l'eau. Si la rivière verte qui coule à leurs pieds avait une voix, ce serait celle-là. Les mots d'Angéline glissent, ils s'écoulent, ils ruissellent. Des mots légers, des gouttelettes,

des mots de pluie, de cascade, qui tombent de sa bouche...

Mais le ton change soudain quand elle se remet à parler, il se fait plus sec, plus dur.

– L'Amérique, ma mère rêve d'y aller un jour en voyage. Pour le moment, c'est en France qu'on se balade. Ici, ça peut encore aller, mais il y a des coins où j'aurais mieux aimé qu'on ne se soit jamais arrêtées. On déménage tout le temps, ma mère n'arrête pas de changer de boulots, de maisons, d'amis, de mecs aussi. Elle me trimbale d'un endroit à un autre sans me demander mon avis, comme un vulgaire paquet, un colis. Oui, une valise qui l'encombre, je crois.

– Qu'est-ce qu'elle fait ?

– Serveuse, elle travaille dans les bars, les restaurants. Ça n'a rien à voir avec ce qu'a dit ton salaud de cousin, hein ! C'est un boulot comme un autre. Tu n'as jamais dû la croiser, ma mère : elle finit tard le soir et le matin elle dort. Le reste de la journée, elle n'a pas trop le temps de se balader, pas trop l'envie non plus : tu as les jambes qui pèsent des tonnes quand tu piétines sur place pendant des heures pour servir des gens qui te regardent à peine.

Il devine que derrière les mots qu'elle lui dit s'en cachent d'autres. Angéline lui parle de sa mère, mais c'est une silhouette bien différente qu'il voit se découper, une silhouette en creux.

Un vide, une absence, un silence : elle n'a pas dit un mot de son père.

Angéline se rend compte qu'elle s'est laissée aller à trop de confidences. Il ne faut pas : ne jamais baisser la garde, ne faire confiance à personne. Elle se ressaisit et laisse tomber brusquement :

– On remonte, maintenant ? Tu crois que tu vas y arriver ?

Il tressaille. Il a eu tort d'imaginer un instant qu'elle le voyait comme quelqu'un de pareil à tout le monde. Il va falloir qu'il grimpe à cette maudite échelle. Il connaît la suite : devant ses efforts, ses maladresses, elle ne pourra pas s'empêcher de lui adresser un regard plein de pitié.

– Je passe la première. Je te laisse te débrouiller. Ne compte pas sur moi pour te tenir la main : tu es descendu, tu remonteras bien.

Il est rassuré, c'est une façon de voir les choses qui lui convient tout à fait.

Plus loin, sur le chemin du retour.

– On raconte que tu ne manges pas les animaux, c'est vrai ?

Il approuve de la tête.

– Pourquoi ?

– Un jour, il y a longtemps, des veaux, dans un camion qui les menait à l'abattoir, leurs regards, leurs plaintes, comme des enfants qui

appelaient à l'aide, et moi, je ne pouvais rien faire pour eux...

Elle demeure pensive un moment avant d'acquiescer.

– Je suis d'accord avec toi : c'est souvent moche ce que les hommes font aux bêtes.

Il esquisse un bref sourire. Ça n'a duré que le temps d'une seconde, mais juste assez pour éclairer étrangement le visage de Jésus et pour qu'Angéline se sente troublée.

Elle lui dit :

– J'ai même entendu parler d'un endroit pas loin d'ici, un élevage, un centre de torture plutôt, où l'on arrache la fourrure des animaux, des visons, même quand ils ne sont pas tout à fait morts.

– C'est sur les plus beaux animaux que les hommes s'acharnent le plus.

## Dans la lumière

Ils sont deux au milieu de l'allée de gravier, deux gosses dans le faisceau de sa lampe torche. Elle est puissante, aussi éblouissante qu'un phare de voiture. Ils demeurent immobiles, pétrifiés, comme saisis par le gel. Le gel lumineux de la torche. Six mille lux, lui a dit le vendeur au rayon quincaillerie de l'hypermarché. Des mômes, juste deux mômes. Un garçon et une fille. Quel âge ? Environ quinze ans, moins, plus ? Difficile à dire. Le garçon est maigre, sec, osseux ; il se tient étrangement : les bras écartés, à hauteur des épaules, les paumes des mains bien ouvertes et tournées vers l'avant, la tête penchée sur un côté, le menton retombant sur la poitrine. Une attitude qui lui fait vaguement penser à quelque chose, à quelqu'un. La fille, elle, c'est droit devant qu'elle regarde, et sans sourciller. Il en est sûr : elle cherche à voir celui qui se tient derrière la lampe malgré les six mille lux qui l'éblouissent. Plutôt mignonne, mais ce regard...

Il veut prendre un ton tranchant et dur, mais c'est sans y parvenir qu'il leur demande :

– Mince ! Vous fichez quoi, là ?

Derrière lui, les chiens continuent à aboyer dans leur chenil. Deux dobermans et un rottweiler. Ils font un barouf d'enfer à cause de cette présence étrangère qu'ils sentent tout près. Ce sont leurs aboiements qui l'ont fait sortir de son petit cabanon pour voir ce qui se passait.

Il se tourne vers les chiens, cette fois il crie avec rudesse :

– La ferme ! Vos gueules !

Ils s'arrêtent net, ils ont l'habitude de lui obéir au doigt et à l'œil. À la voix aussi.

– J'veus ai dit : vous fichez quoi, vous deux ?

Pas de réponse, les intrus ne disent rien, ne bougent pas. Il essaie une autre question :

– Votre nom ? Comment vous vous appelez ?  
Toi, le garçon ?

C'est la fille qui répond à sa place :

– Il ne vous dira rien.

– Pourquoi, il peut pas ? Il est muet ?

La fille secoue la tête.

– Non, il parle avec moi. C'est avec les autres qu'il n'a plus envie maintenant.

– J'y comprends rien ! Il s'appelle comment alors ?

– Jésus. Son nom, c'est Jésus.

Il jette un œil au garçon qui tient toujours la pose. C'est celle d'un crucifié, ça lui revient. Il se demande s'il n'a pas affaire à deux dingues.

– Tu peux me dire alors ce que vous êtes venus trafiquer ici, toi et ton pote ?

– Jésus, il est là pour sauver les bêtes. Et moi, voilà, je suis son bras droit.

Il hausse les sourcils, il a visiblement deux dingos sur les bras. Des témoins de Jéhovah ou des fêlés du même genre mais dans la catégorie sauveurs des animaux. Voilà donc à quoi ressemblent les écologistes que redoute tant son patron : des mômes complètement barjos.

Oui, des mômes... Une autre voix. Un écho dans sa tête. Une voix qui lui martèle :

Oui, des mômes, des mômes...

Il y a longtemps que tu te taisais... T'étais où ?

Le seul intérêt dans ma situation, c'est d'aller où on veut quand on veut sans jamais avoir de comptes à rendre à personne.

T'es de méchante humeur, j'vois bien.

J'ai des raisons ?

J'sais pas.

Ce qui se passe dans ces hangars, plutôt dégueulasse, non ?

Oui, c'est vrai.

À gerber même.

J'dis pas le contraire.

Ces deux-là, ils n'ont même pas mon âge,  
enfin celui que j'avais.

T'as raison.

Pourtant ils n'ont pas hésité à prendre de  
sacrés risques.

C'est juste.

Imagine : si les chiens avaient été lâchés.

Ils se seraient fait bouffer avant que j'aie  
le temps d'arriver.

Pas de quoi être fier, non ?

Juste, encore.

C'est tout l'effet que ça te fait ?

C'est un travail de gardien que j'fais, rien  
d'autre.

Tu crois ça ?

J'y suis pour rien si...

Pas avec moi, s'il te plaît ! Ces deux mômes,  
regarde-les bien.

Oui, si tu veux.

Et maintenant, regarde-toi.

Oui, et après ?

Ça ne te fait pas honte ?

Touché !

La voix ne lui a pas fait de cadeau, comme  
chaque fois qu'elle revient, qu'elle daigne se faire  
entendre. C'est vrai qu'il éprouve un sentiment  
de gêne. Il voudrait avancer des arguments, se  
trouver des excuses, mais c'est inutile : la voix  
s'est tue, elle ne l'écoute plus. Avec elle, il ne  
faut jamais chercher à finasser. La vérité, la voix

la connaît, inutile de jouer au malin. Il pensait quoi? Qu'il pouvait lui servir le baratin que M. Delahaye a débité aux autorités quand ces messieurs sont venus visiter l'endroit? « Ici, notre objectif, c'est la sauvegarde d'une espèce sauvage tout en produisant des fourrures de qualité et en veillant au bien-être des animaux. » Du flan, de la foutaise, du bourrage de crâne que les élus du coin ont bien voulu avaler parce qu'ils ont reçu en douce une jolie petite enveloppe pleine de billets. Le genre de cadeau qui vous garantit une autorisation en bonne et due forme et pas l'ombre d'un contrôle. Il y a pas loin d'un an qu'il travaille ici comme gardien de nuit et personne ne s'est jamais pointé pour voir de quoi il retournait. Il est arrivé là par hasard. Ça fait bien dix ans qu'il vagabonde à travers le pays dans son vieux pick-up. Il essaie de se souvenir : il arrivait d'où déjà? Tous les endroits finissent par se ressembler, ça se mélange dans sa tête. Rien ne le retient jamais longtemps quelque part. À quoi bon? La seule chose à laquelle il tenait, il l'a perdue. Pour toujours. Il fait des petits boulots pour payer son gas-oil, la nourriture, de quoi boire aussi. Le ramassage des cerises, les vendanges, ici de la manutention, du bricolage, ailleurs de l'entretien de jardins. Delahaye, le patron de l'élevage, cherchait quelqu'un pour un poste de gardien. Son élevage de visons avait déjà connu quelques problèmes.

Des actes malveillants, d'après les gendarmes. Un élevage de visons, ça ne plaît pas à tout le monde ; qu'on les écorche et qu'on refile leurs carcasses à peine refroidies aux plus jeunes pour les nourrir non plus. Il s'était présenté après avoir vu une annonce sur un panneau à l'entrée de la mairie du coin. Delahaye a bien voulu le prendre à l'essai pendant un mois. Comme il ne s'est pas montré regardant sur le salaire, pas plus que sur les conditions de travail, encore moins sur ce qui se passait dans les hangars remplis de cages, Delahaye a fini par l'employer pour de bon. Sans jamais lui avoir signé un contrat de travail, mais à vrai dire il s'en moque ; il se dit que ça lui donne le droit de partir quand il veut. Du jour au lendemain, si ça lui chante.

Au-delà des hangars, les lumières d'une villa s'éclairent brusquement. Les silhouettes des grands arbres qui l'entourent se découpent sur le noir du ciel et donnent à l'endroit un aspect un peu dramatique.

– C'est quoi ce foutu bazar, Élie ? T'as pincé des ravageurs ? lance une voix puissante, celle d'un d'homme, le patron, Delahaye.

Une autre torche balaie la nuit au hasard.

– Nom de Dieu, Élie, qu'est-ce qui se passe ? J'ai entendu les chiens faire du raffut, ça m'a tiré du lit.

Le faisceau de la seconde torche vient se fondre dans celui de la première.

– D’où ils sortent, ceux-là ?

– J’en sais rien, patron.

Le nouveau venu fait quelques pas vers les deux intrus toujours immobiles. La torche est pointée sur eux comme une arme.

– Non, mais vise un peu ! Ces fumiers d’écolos envoient des petits merdeux faire le boulot à leur place. Comme ça, s’ils se font poisser, le juge, il pourra rien faire, ils sont mineurs ! Hé, vous deux, vous avez pas pu venir seuls, hein ? Où sont planqués les autres ?

L’homme est tout près des gosses maintenant.

– Allez, où sont fourrés vos complices ? Vous accouchez ou je vous torgnole ! Toi le garçon, vas-y, parle !

Delahaye lève la main, celle qui ne tient pas la torche.

– Patron, on frappe pas des enfants.

– T’en mêle pas, Élie !

Le bruit de la gifle résonne dans la nuit. Les chiens se remettent à aboyer. Aussitôt un cri de douleur, mais pas celui du garçon, c’est l’homme qui pousse des hurlements. Sa torche s’agite dans tous les sens comme s’il essayait de chasser une guêpe.

– Mais, elle me mord et elle me griffe, cette petite salope ! Attends, je vais te calmer moi !

– Non, patron, touchez pas la gamine.

– Je vais me gêner !

Des pas de course, le gravier qui crisse. Un coup sourd, mat, accompagné d'un léger craquement. Une des torches roule par terre. Elle éclaire maintenant le sol de l'allée, une mince et courte langue de lumière jaune. Personne ne la ramasse.

Il a frappé en y mettant toute sa force. Un seul coup de poing a suffi pour sonner Delahaye.

La voix est revenue, elle semble satisfaite, joyeuse même :

Bien envoyé !

J'sais pas ce qui m'a pris.

Un sacré swing ! Ça te fait une victoire de plus.

Tu parles, et combien d'embrouilles ?

Seize combats et pas une seule défaite.

Tu n'as pas oublié ?

Les coupes alignées sur le buffet qui faisaient ta fierté ?

Oui.

C'est moi qui les astiquais, une fois par semaine.

J'ai pas oublié non plus.

Joli direct du droit, félicitations, Pa' !

La voix a raison : il a frappé avec précision, à l'endroit où s'articule la mâchoire, un peu en dessous de l'oreille. Les réflexes sont toujours là, même après tant d'années. La boxe, c'était

du temps de sa jeunesse, il avait appris pendant son service militaire...

Quelque chose remue mollement à ses pieds. Il réalise enfin que Delahaye gît toujours le nez dans le gravier. Il le soulève comme un pantin en passant les bras sous ses aisselles. Il le traîne ainsi jusqu'au cabanon qui lui sert de local et de vestiaire pour sa surveillance de nuit. La pièce est minuscule, une petite table et une chaise y tiennent à peine. Il y tire Delahaye, il l'assoit et fait basculer son buste en avant pour qu'il repose bien à plat sur la table. Il observe le résultat : on pourrait croire que son patron s'est endormi sur place, vaincu par la fatigue, ou par l'alcool. Il songe qu'un mort aurait aussi la même allure. Une bouffée d'angoisse. Il se penche, s'approche tout près du visage de Delahaye, tend l'oreille : il respire, gémit un peu. Ça suffit à le rassurer. Il lui tourne le dos et sort du cabanon en tirant la porte derrière lui. Il la ferme à double tour et il jette la clé dans un buisson.

Il fait quelques pas en direction de son pick-up qu'il a garé derrière un des hangars, plus la peine de rester ici. D'y revenir non plus. C'est à cet instant qu'il se souvient d'eux, au moment où il débouche sur l'allée. Tout a été très vite, il les a oubliés dans le feu de l'action, peut-être même qu'inconsciemment il s'est persuadé qu'ils étaient déjà loin, qu'ils en avaient profité pour s'enfuir. Mais non, les deux gosses sont restés au

même endroit. Dans la lumière de sa lampe, il voit que du sang a coulé au coin de la bouche du garçon. La fille a dû pleurer, ses yeux n'ont plus le même éclat. Il baisse la lampe pour ne pas les éblouir.

Quand il est près d'eux, il les prend l'un et l'autre par l'épaule et leur dit :

– Vous venez avec moi. Faut pas rester là.

Ils se laissent conduire sans un mot jusqu'au pick-up, comme des somnambules. Il les installe sur la banquette double, à côté du conducteur. Il y a une vieille couverture en tissu écossais épais coincée derrière leur siège ; il la déplie, la secoue et les couvre avec.

– Prenez ça. Le froid pince à cette heure.

Il fait ensuite le tour du véhicule pour ouvrir sa portière tout en cherchant la clé de contact au fond d'une de ses poches, mais il s'arrête brusquement.

– Bougez surtout pas. J'ai oublié un truc important. J'serai pas long.

Ils le regardent s'éloigner et l'entendent dire tout haut, comme s'il parlait à quelqu'un :

– J'y vais, j'y vais, t'en fais pas. T'as raison, pardi, bien sûr que t'as raison de me le rappeler ! Oui, c'est vrai, j'ai dû te faire la leçon cent fois quand t'étais petit et c'est moi qui l'oublie maintenant : faut toujours finir le boulot qu'on a commencé.